

## Critiques

Édith Madore and Yves Rousseau

Volume 8, Number 1, August–October 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34348ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Madore, É. & Rousseau, Y. (1988). Review of [Critiques]. *Ciné-Bulles*, 8(1), 44–45.

## ■ CHRONIQUE D'UN TEMPS FLOU de Sylvie Groulx

Après le film documentaire de Jacques Leduc (**Charade chinoise**, 1987) où l'on voyait les espoirs déçus de la quarantaine à travers le regard d'anciens militants politiques, voilà que Sylvie Groulx donne la parole à une autre tranche d'âge; celle de la jeunesse actuelle, les 20-25 ans, plutôt absents des films québécois des dernières années. **Chronique d'un temps flou**, qui est le deuxième film de la cinéaste (**le Grand Remue-ménage**, 1978, coréalisé avec Francine Allaire) relate les joies et les déceptions des jeunes adultes d'une façon beaucoup plus dynamique que ne l'a fait le film de Leduc. Alors qu'il se demandait « que sont devenus les militants d'antan? », Groulx s'interroge sur les combattants d'aujourd'hui. Claude Jutra a déjà emprunté le même chemin avec **À tout prendre**. **Chronique d'un temps flou** suit trois pistes, très différentes les unes des autres.

Le premier itinéraire nous mène à Robert et Danielle, des jeunes photographes à la pige qui trouvent de l'emploi grâce à des projets gouvernementaux. Ils nous livrent leurs incertitudes autant professionnelles qu'émotionnelles ainsi que leurs contradictions. Fil-de-fériste et aimant cette situation précaire « stimulante pour la création », Danielle avoue sa peur de la stabilité (prise dans le sens de routine) au travail. Si leur statut fragile de couple vivant ensemble les satisfait, rien n'est garant de l'avenir. Les bons moments, éphémères, passent et ne reviennent plus.

Maryse, une étudiante en sciences politiques à l'Université de Montréal s'appête à passer un long séjour en France afin d'y poursuivre ses études. Elle part en compagnie de son ami Jean, un prétentieux au jugement empesé de clichés qui attrape l'accent et la raideur françaises en bien peu de temps. La caméra sait capter les gestes révélateurs. Maryse se recule instinctivement en s'appuyant les mains au visage lorsque son « chum », interviewé en France, sort des énormités sur la politique. Elle essaie d'être en accord avec lui pour finalement l'acculer à un maigre affrontement et battre en retraite, perplexe.

D'autres scènes savoureuses s'offrent à l'oeil et à l'oreille avec les membres du groupe *heavy metal* Bloodstone, originaires de la vallée de la Matapédia. Avant d'assister au spectacle du

groupe, dans un garage converti en bar local, on voit le chanteur Mario assis à la maison entre ses vieux parents. Son père affirme que les jeunes connaissent trop de libertés. Ce à quoi Mario répond avec un sérieux imperturbable: « Oui, chu ben libre chez nous. Mais si je l'étais moins, ce serait pire encore. »!!! Et toc.

Les interviews s'enchaînent à un bon rythme et on ne s'y ennue jamais. Surtout à cause de la qualité des « acteurs » choisis, des jeunes à l'esprit vif et aux propos énergiques, croqués dans leur vie de tous les jours. Articulée autour du regard d'une femme dans la trentaine, la cinéaste, cette réflexion sur la société québécoise actuelle, où l'individualisme prime, est un discours qui fait du bien parce qu'il n'en est pas un et qu'il reflète toute une mouvance des jeunes.

— Édith Madore ■

## ■ A WINTER TAN de Jackie Burroughs

Sous le soleil cuisant du Mexique, une femme de 39 ans prône un « nouveau féminisme », plus permissif, conjuguant plaisir et liberté, dévergondage et hétérosexualité. Pas très loin de l'écrivaine Benoîte Groulx (**les Vaisseaux du coeur**), Maryse, personnage très dérangeant, dénonce la bataille que se livrent les femmes entre elles pour accéder à la sacro-sainte respectabilité sexuelle. Dans sa peur de vieillir, cette femme d'âge mûr puise un regain de jeunesse en fréquentant de jeunes Mexicains. Nous apprenons, au fil des lettres qu'elle expédie à une amie, que Maryse enseigne dans une université à New York. Cette universitaire fait référence à des poètes et à des romanciers (Lowry, Baudelaire, Flaubert) pour tenter d'ennoblir ses relations amoureuses par une analyse de signes. Ainsi, pour elle, un geste grossier exécuté dans la rue par son amant Lucio se transformera en « un mélange d'esthétisme et de vulgarité », la dose idéale, quoi.

Les situations et les paroles passionnées de Maryse prêtent à rire; ses déceptions comme ses joies d'enfant, lorsqu'elle cherche à excuser le vice flagrant d'un amant. Elle passe de l'amertume au délire heureux sans crier gare, selon ses conquêtes du moment. Les jupes trop courtes, les chiffons qui recouvrent à peine le corps de Maryse masquent mal son désir. Maigre, le visage anguleux, un peu de chair flasque sur les os, elle possède malgré tout le charme spécial d'un être qui



Sylvie Groulx

### **Chronique d'un temps flou**

16 mm/coul./87 min/  
doc./1988/Québec

**Réal.**: Sylvie Groulx  
**Image**: Michel La Veaux  
**Son**: Claude Beaugrand, Esther Auger et Diane Carrière  
**Mus.**: Pierre Flinn  
**Mont.**: Jean Saulnier  
**Prod.**: Productions Vent d'Est  
**Dist.**: Films du Crépuscule

### **A Winter Tan**

35 mm/coul./90 min/  
fic./1987/Canada

**Réal.**: Jackie Burroughs, Louise Clark, John Frizzel, John Walker et Aerlyn Weissman  
**Image**: John Walker  
**Son**: Aerlyn Weissman  
**Mus.**: Ahmed Hassan et John Lang  
**Mont.**: Alan Lee  
**Int.**: Jackie Burroughs, Ernando Gonzales, Javier Torres, Anita Olanick  
**Prod.**: Louise Clark et John Frizzel  
**Dist.**: Creative Exposure



se livre tout entier sans aucune inhibition. Les quatre jours d'amour parfait vécus avec Miguel illustrent bien son abandon total. La scénariste, réalisatrice et interprète Jackie Burroughs s'est fait tout un cadeau en s'envoyant en l'air dans le rôle principal de Maryse Holden (film tiré de l'autobiographie **Give Sorrow Words**). **A Winter Tan**, qui s'inscrit dans le courant des films canadiens récents de grande qualité tournés avec un budget modeste, repose entièrement sur ses épaules car on reçoit directement les confidences de Maryse qui s'adresse toujours à la caméra. Ses amants épisodiques ne font que traverser brièvement l'écran pour laisser toute la place à Jackie Burroughs, nerveuse, tendue, agitée, qui impose son personnage de femme en déroute avec beaucoup de force.

Ce film en vase clos se déroulant la nuit dans les bars ou les chambres d'hôtel s'ouvre rarement à la lumière du soleil du Sud si ce n'est pour nous mener au bord d'une piscine ou d'une plage où s'offrent les corps. La nuit, les cavalcades dans les bars mexicains se succèdent jusqu'au point culminant: la chambre d'hôtel. Du premier plan éblouissant de soleil dans un marché public où l'on voit la frimousse heureuse de Maryse, à la recherche de conquêtes masculines, son univers se réduira à la toute fin à la dimension d'une chambre d'hôtel. Comme si le personnage glissait dans un entonnoir. Elle tourne en rond, buvant et fumant en solitaire désillusionnée, prise au piège dans son espace intérieur qui se referme sur elle. Il ne lui reste plus qu'à mourir.

— Édith Madore ■

## ■ LA GRENOUILLE ET LA BALEINE

de Jean-Claude Lord

« Qui est la star ? » titrait récemment une revue de cinéma québécoise. La question est pertinente, les réponses glanées au fil des entrevues le sont aussi, mais aucun des répondants ne parle de ceux et celles qui sont les véritables stars du cinéma québécois: les enfants. L'évolution de la série des Contes pour tous illustre bien la starification croissante des protagonistes de ces films. De **la Guerre des tuques** à **la Grenouille et la baleine**, les scénarios et le filmage focalisent de plus en plus sur le héros individuel enfantin. Ainsi, **la Grenouille et la baleine** est centré sur la jeune Fanny Lauzier, interprète de Daphné, qui possède effectivement le charme, le charisme et le talent d'une graine de star.

Paradoxalement, les stars ne tombent pas du ciel; on les fabrique et il existe des recettes éprouvées pour ce faire. Jean-Claude Lord les connaît et sait les mettre à profit. Voyons comment fonctionne **la Grenouille et la baleine**. L'élément essentiel de la starification, c'est le regard. Pas celui du spectateur en salle mais celui du ou des partenaires de la star du film. Il s'agit de transformer les autres protagonistes du film en autant de spectateurs des exploits de Daphné afin que tous soient convaincus du génie de cette petite. Dès les premières minutes du film, c'est par les yeux de Marcel que nous constatons que Daphné a beaucoup de souffle, qu'elle entend des sons inaudibles à l'oreille humaine et qu'elle sait beaucoup de choses sur les baleines. Julie, la blonde de Marcel, prend ensuite le relais à grands coups d'applaudissements et de « c'est beau Daphné ! » lorsque la petite nage avec le dauphin Elvar. Suit un spectacle devant un nombreux public où Daphné semble passer une audition pour le Paul Winter Consort; elle est aussi artiste. Pour ne pas être en reste, son frère Alexandre est un petit génie de l'électroacoustique. On apprendra aussi que ces enfants sont de redoutables pilotes de bateaux, qu'ils sont rusés comme des Sioux, que Daphné communique avec les cétacés. Bref, ce n'est déjà plus une humaine, c'est une mutante, une demi-divinité, une star selon Edgar Morin.

Curieusement, le personnage le plus enfantin du film est Marcel (Denis Forest), qui sera bientôt papa, et qui compose un gentil clown, naïf et vulnérable, mais il demeure un faire-valoir de Daphné. Si le film vaut pour les images de baleines et leurs chants étranges, le dauphin Elvar est tellement « humanisé » qu'il perd sa qualité d'animal sauvage. **La Grenouille et la baleine** joue beaucoup sur le kitch animal, qui fait verser une larme émue sur des bêtes cinématographiques auxquelles on transfère une bonne dose de sentiments anthropomorphistes. Or, c'est débarrassés de motivations psychologiques que les animaux sont à leur meilleur sur un écran, devenant gage de suspense et d'incertitude, leur comportement étant pour une large part imprévisible. Dans ce film, on préfère montrer un Flipper sophistiqué. Reste la jeune Fanny Lauzier qui garde le film juste à la ligne de flottaison, mais qui ne peut se dépêtrer entièrement du cliché de l'enfant prodige. Avec autant de regards concentrés sur elle, pouvait-il en être autrement?

— Yves Rousseau ■



Elvar

### **La Grenouille et la baleine**

35 mm/coul./90 min/  
fic./1988/Québec

**Réal.:** Jean-Claude Lord  
**Scén.:** Jacques Bobet et André Melançon  
**Image:** Tom Burstyn et Michel Brault  
**Son:** Serge Beauchemin et Pierre Blain  
**Mus.:** Guy Trépanier et Normand Dubé  
**Mont.:** Hélène Girard  
**Int.:** Fanny Lauzier, Félix-Antoine Leroux, Marina Orsini, Denis Forest  
**Prod.:** Productions La Fête  
**Dist.:** Cinéma Plus